Les granges brûlées

Je l'avais rencontrée au mariage d'une vague relation, et nous étions devenus amis. C'était il y a trois ans. Nous avions une différence d'âge assez importante. Elle avait vingt ans à l'époque, et moi trente et un, mais ce n'était pas un problème. J'avais mille autres raisons de me faire du souci, et pour être franc je n'avais même pas le temps de réfléchir à une question de différence d'âge. Quant à elle, dès le départ, elle avait fait abstraction de ça. Elle avait également fait abstraction du fait que j'étais marié. Elle semblait honnêtement persuadée que l'âge, la situation de famille ou les revenus de quelqu'un occupaient dans l'ordre des priorités à peu près la même place que sa pointure, sa voix ou la forme de ses ongles. Autrement dit, le genre de choses qui n'a aucune chance de changer, quelle que soit la dose de réflexion qu'on y accorde. Quand on y pense, elle n'avait pas tort.

Elle apprenait l'art de la pantomime auprès d'un professeur célèbre, qui s'appelait je ne sais plus comment, et, pour gagner sa vie, posait pour des photos publicitaires. Mais en fait elle n'en tirait que des revenus vraiment minimes parce que ce travail l'agaçait au plus haut point et qu'elle passait son temps à refuser les propositions de son agent. Généralement, l'aide sympathique d'un certain nombre de *boy-friends* qui l'entouraient suppléait à ce qui lui manquait pour vivre. Enfin, je ne pourrais pas l'affirmer, c'est ce que j'imaginais de sa vie à partir des bribes de confidences qu'elle me faisait.

Je n'essaie pas d'insinuer qu'elle couchait avec des hommes pour de l'argent. Peut-être que de temps en temps c'en était assez proche, mais même si cela arrivait, ce n'était pas un problème essentiel. La question essentielle était certainement bien plus simple que ça pour elle. Et c'était d'ailleurs cette simplicité innocente et naturelle qui attirait une certaine sorte d'hommes vers elle. Des hommes qui avaient à peine posé les yeux sur cette simplicité qu'ils se mettaient aussitôt à y appliquer des émotions complexes qui en fait n'appartenaient qu'à eux. Je ne sais pas bien comment l'expliquer mais je crois que c'est comme ça que ça fonctionnait. Elle vivait soutenue par cette simplicité, elle le reconnaissait d'ailleurs elle-même.

Naturellement, ce genre de choses ne pouvait durer éternellement. Si ça avait duré pour toujours, cela aurait voulu dire que l'ordre de l'univers était bouleversé. Cela ne peut arriver que dans un lieu déterminé, à un moment déterminé. Comme de peler des mandarines.

Justement, « peler des mandarines », voilà ce dont je vais vous parler.

La première fois que je l'ai rencontrée, elle m'a dit : « J'apprends la pantomime. »

« Ah ? » j'ai dit. Je n'étais pas particulièrement étonné, les filles jeunes font toutes quelque chose d'original ces temps-ci. Et elle n'avait pas l'air du style à se consacrer sérieusement à affiner ses talents.

Alors elle m'a montré comment elle pelait les mandarines. Peler des mandarines, littéralement. A sa gauche, elle avait un compotier en verre plein de mandarines, et à sa droite un plat où elle mettait les épluchures – enfin, c'était le décor imaginaire, parce que en fait il n'y avait rien du tout à côté d'elle. Elle prenait une de ces mandarines imaginaires dans une main, la pelait tranquillement, plaçait les tranches une par une dans sa bouche, recrachait les pépins, les mettait dans l'écorce et déposait le tout dans le plat de droite. Et elle répétait cette série de gestes plusieurs fois.

Expliqué comme ça avec des mots, ça n'a pas l'air bien impressionnant, mais en réalité, tandis que je la regardais faire ça dix ou vingt minutes – pendant qu'on parlait de choses et d'autres accoudés au bar, elle continuait sa démonstration presque inconsciemment –, le sentiment de réalité de tout ce qui m'entourait s'évanouissait peu à peu. Cela faisait vraiment une drôle d'impression. On dit qu'autrefois, au moment du procès d'Eichmann en Israël, certains étaient d'avis que la sentence la plus appropriée serait de l'enfermer dans une cellule dont on retirerait l'air petit à petit. Je ne connais pas les détails de la façon dont il est mort en fin de compte mais en la regardant peler ces mandarines, cette histoire m'était revenue à l'esprit.

– On dirait que tu es douée, dis donc.

– Non, c'est facile, tu sais, pas besoin d'être doué. Ce qu'il faut, ce n'est pas imaginer qu'on tient une mandarine, mais plutôt oublier qu'il n'y en a pas, tu saisis ? C'est tout.

– C'est zen, ton truc.

C'est à ce moment précis qu'elle a commencé à me plaire.

On ne se voyait pas très fréquemment. Une fois par mois, deux au plus. Je l'appelais et je l'invitais quelque part. On allait dîner, puis boire un verre dans un bar. On parlait d'un tas de choses. J'écoutais ce qu'elle me racontait, et elle écoutait aussi ce que je lui disais. Nous n'avions pas beaucoup de sujets de conversation en commun, mais cela n'avait aucune importance. Nous étions amis, en quelque sorte. Évidemment, c'est moi qui payais toutes les additions. Il arrivait aussi que ce soit elle qui m'appelle, seulement quand elle était fauchée et qu'elle avait vraiment faim. Dans ces cas-là, elle se gavait d'une façon incroyable.

Lorsque j'étais avec elle, j'arrivais vraiment à me relaxer. J'oubliais totalement le travail que je n'avais aucune envie de faire, les problèmes stupides qui de toute façon ne trou-

veraient jamais de solution, les idées insensées que professaient des gens insensés. Elle avait cette capacité, je ne sais pas pourquoi. Ce qu'elle disait n'avait pas un sens véritablement profond. Il m'arrivait même de me contenter d'acquiescer de temps en temps en ne l'écoutant pratiquement pas. Mais je me sentais bien en lui prêtant ainsi distraitement l'oreille, comme quand on regarde des nuages filer à l'horizon d'un œil distrait.

Moi aussi je lui parlais beaucoup. Je lui confiais honnêtement mes pensées, autant à propos de mes histoires personnelles que de théories générales. Peut-être faisait-elle comme moi de temps en temps et se contentait-elle de hocher la tête sans vraiment écouter ? Même si c'était le cas, ça ne me dérangeait pas. Ce que je recherchais auprès d'elle, c'était une certaine sensation, pas la compréhension ni la sympathie.

Il y a deux ans, au printemps, son père est mort d'une maladie de cœur, et elle a hérité d'une coquette petite somme. En tout cas, c'est ce qu'elle m'a dit à l'époque. Elle m'a dit aussi qu'elle voulait aller en Afrique du Nord avec cet argent. Je ne comprenais pas très bien ce qu'elle voulait aller faire là-bas, mais comme je connaissais une fille qui travaillait à l'ambassade d'Algérie à Tôkyô, je la lui ai présentée. Et c'est ainsi qu'elle est partie en Algérie. Je l'ai même accompagnée à l'aéroport. Elle avait juste un sac marin élimé plein de vêtements. Vue de loin, pendant qu'elle passait le contrôle des bagages, elle avait davantage l'air de quelqu'un qui revient d'Afrique du Nord, que de quelqu'un qui s'y rend.

– Tu es sûre que tu reviendras au Japon ? lui ai-je demandé en plaisantant.

– Évidemment, je reviendrai, a-t-elle dit.

Au bout de trois mois, elle était de retour. Elle avait maigri de trois kilos, était toute bronzée. Et un nouveau petit ami l'accompagnait. Ils s'étaient rencontrés dans un restaurant d'Alger. Ils étaient tout de suite devenus amis, parce

qu'il n'y a pas beaucoup de Japonais en Algérie, puis amants. A ma connaissance, c'était son premier petit ami officiel.

Il avait dans les vingt-cinq ans, était grand, bien bâti, et parlait poliment. Le visage un peu pauvre en expressions, peut-être, mais plutôt bel homme, et pas antipathique. Il avait de grandes mains, et de longs doigts.

Si vous vous demandez comment je peux le décrire avec tant de précision, eh bien, c'est que j'étais allé les chercher tous les deux à l'aéroport. J'avais reçu un télégramme de Beyrouth, avec seulement une date et un numéro de vol. Apparemment, elle voulait que je vienne la chercher. A l'arrivée de l'avion – qui avait quatre heures de retard pour cause de mauvais temps, j'avais eu le temps de lire trois magazines en entier en attendant dans la cafétéria –, je les vis passer la porte de contrôle des douanes bras dessus bras dessous tous les deux. Ils avaient tout l'air d'un gentil couple de jeunes mariés. Elle me présenta son ami. Nous nous serrâmes la main, presque machinalement. Il avait cette poignée de main ferme, caractéristique des Japonais qui ont longtemps vécu à l'étranger. Ensuite nous allâmes au restaurant, elle voulait absolument manger un bol de riz avec des beignets de *tempura* par-dessus, et c'est ce qu'elle fit, pendant que lui et moi nous buvions une bière.

– Je travaille dans l'import-export, me dit-il, sans autre précision, et je ne pus déterminer si c'était parce qu'il n'avait pas envie de parler travail ou parce qu'il s'en abstenait par crainte de m'ennuyer.

Pour être franc, je n'avais pas spécialement envie d'entendre parler d'import-export, aussi je ne lui posai aucune question. Comme nous n'avions rien de spécial à nous dire, la conversation passa de la sécurité dans les rues de Beyrouth au service des eaux à Tunis. Il semblait bien connaître toute la zone allant de l'Afrique du Nord au Moyen-Orient.

Quand elle eut fini son riz et ses beignets, elle bâilla à se décrocher la mâchoire et annonça qu'elle avait sommeil.

On aurait dit qu'elle allait s'endormir sur place. J'ai omis jusqu'ici de mentionner ce trait de son caractère, mais elle avait l'habitude de s'endormir n'importe où. Son ami dit qu'il la déposerait chez elle en taxi, et je déclarai que j'allais rentrer chez moi en train parce que c'était plus rapide. Je me demandais pourquoi j'avais fait tout ce chemin pour venir la chercher à l'aéroport.

– Heureux d'avoir fait votre connaissance, dit-il comme s'il s'excusait.

– Moi de même, répondis-je.

Après cela, je le revis un certain nombre de fois. Quand je la rencontrais par hasard quelque part, il était toujours à côté d'elle. Quand j'avais rendez-vous avec elle, c'est lui qui l'amenait en voiture jusqu'au lieu de rendez-vous, dans sa voiture de sport argentée, à la carrosserie impeccable. Je ne saurais pas donner d'explications détaillées parce que je n'y connais rien en voitures, mais c'était le genre d'automobile qu'on peut voir dans les vieux films de Federico Fellini en noir et blanc. Pas le genre de voiture que possède un employé de bureau ordinaire.

– Il doit être très riche, hasardai-je un jour devant elle.

– Oui, répondit-elle d'un air complètement dépourvu d'intérêt pour la question. Sûrement.

– On gagne tant que ça dans l'import-export ?

– L'import-export ?

– C'est lui qui me l'a dit, qu'il était dans l'import-export.

– Ah, peut-être... Mais je ne sais pas. Il n'a pas vraiment l'air de travailler, tu vois. Enfin, il rencontre souvent des gens, ou il leur téléphone...

Je me dis : c'est la réplique exacte de Gatsby le Magnifique. Un jeune homme mystérieux, qui a de l'argent, mais on ne sait pas exactement ce qu'il fait.

*

Un dimanche après-midi d'octobre, elle me téléphona. Ma femme était partie le matin rendre visite à des parents à elle, et j'étais seul à la maison. Il faisait beau, c'était un dimanche agréable, j'étais en train de manger une pomme dans le jardin en regardant le camphrier. C'était la septième pomme que je mangeais depuis le matin. Ça m'arrive, d'avoir une envie maladive de pommes. Ou alors, ce genre de comportement est peut-être une prémonition que quelque chose va arriver.

– Je ne suis pas très loin de chez toi, on peut venir te voir tous les deux ? demanda-t-elle.

– Tous les deux ? répétai-je.

– Lui et moi, dit-elle.

– Ah. Oui, bien sûr.

– Bon, alors on sera là dans une demi-heure, dit-elle avant de raccrocher.

Je restai un moment assis dans le canapé sans rien faire, puis j'allai prendre une douche et me raser. Je me séchai, me nettoyai les oreilles. J'hésitai sur l'opportunité de mettre un peu d'ordre dans la maison, mais finalement j'abandonnai l'idée. Je n'avais pas assez de temps pour bien ranger, et si je ne pouvais pas tout bien ranger, il me semblait préférable de ne rien ranger du tout. Le salon était plein de livres, revues, lettres, disques, stylos et pulls disséminés un peu partout, mais ça ne donnait pas une impression de désordre pour autant. Quand je viens de finir un travail, j'ai envie de ne rien faire. Je me rassis dans le canapé, regardai le camphrier du jardin, mangeai une autre pomme.

Ils arrivèrent à deux heures passées. J'entendis la voiture de sport s'arrêter devant la maison. Je sortis dans l'entrée, reconnus la carrosserie argentée au bord de la route. Elle passa la tête par la fenêtre et agita la main pour me dire bonjour. J'indiquai à son ami la place de parking à l'arrière du jardin.

– Nous voilà ! fit-elle avec un grand sourire.

Elle portait une minijupe vert olive et un chemisier tout fin, qui laissait voir ses seins.

Lui, il avait un blazer bleu marine. Il me faisait une impression un peu différente que lors de notre première rencontre, mais c'était peut-être simplement sa barbe de deux jours. Même avec une barbe de deux jours, il n'avait pas l'air négligé le moins du monde, cela ajoutait juste une touche d'ombre à ses traits. En descendant de voiture, il ôta ses lunettes de soleil, les mit dans la poche poitrine de son blazer.

– Excusez-nous de vous déranger un jour de congé, dit-il.

– Ça ne me dérange pas. J'ai tous les jours l'impression d'être en congé, et puis je commençais justement à m'ennuyer.

– On a amené le déjeuner, dit-elle, en sortant un grand sac blanc du coffre de la voiture.

– Déjeuner ?

– Oh, pas grand-chose, mais comme on arrive un dimanche sans prévenir, je me suis dit que ce serait mieux d'apporter quelque chose à manger, dit-elle.

– Merci, c'est gentil, je n'arrête pas de manger des pommes depuis ce matin.

Je les fis entrer dans la maison, j'étalai les victuailles sur la table. C'était un vrai festin : des sandwichs au rosbif, de la salade, du saumon fumé, de la glace aux myrtilles, le tout en quantités impressionnantes. Pendant qu'elle installait tout cela sur des plats, je sortis du vin blanc du réfrigérateur, le débouchai. C'était la fête.

– Mangeons, je suis morte de faim, dit-elle, affamée comme d'habitude.

Nous attaquâmes les sandwichs, le saumon, la salade. Quand la bouteille de vin fut vide, je sortis de la bière du réfrigérateur. Chez moi, le réfrigérateur est toujours plein de bière fraîche. J'ai des amis qui ont une petite société et

me font profiter de leurs tickets cadeaux offerts par les marques de bière.

Il avait beau boire, cela ne se voyait pas sur son visage. Moi aussi je tiens bien la boisson, et même elle se joignit à nous et vida quelques bières. Finalement, en moins d'une heure, la table était couverte de boîtes de bière vides. C'était impressionnant. Elle choisit quelques disques sur mes étagères, les mit sur le sélecteur automatique. Elle avait choisi en premier *Airegin* de Miles Davis.

– Les sélecteurs automatiques Gallard comme ça sont devenus rares, dit-il.

Je lui expliquai que j'étais un fanatique des stéréo à sélecteur automatique, et que c'était assez compliqué de trouver des Gallard de bonne qualité. Il écoutait poliment en acquiesçant de temps à autre.

Nous parlâmes de matériel stéréo, puis la conversation retomba. Après un moment de silence, il proposa :

– J'ai de l'herbe, ça vous dit de fumer ?

J'hésitai un peu. J'avais arrêté de fumer des cigarettes à peine un mois auparavant et je me demandais quel effet ça aurait de fumer de la marijuana si peu de temps après avoir abandonné le tabac. Mais, finalement, je décidai de fumer quand même. Il tira du fond du sac à provisions un petit paquet de feuilles noirâtres enveloppées d'aluminium, roula un joint, colla le papier avec sa langue, l'alluma avec son briquet, tira plusieurs bouffées et, après avoir vérifié qu'il était bien allumé sur toute la surface, me le tendit. C'était de l'herbe de très bonne qualité. Nous tirâmes chacun notre tour sur le joint en silence pendant un moment. Le disque de Miles Davis était terminé, et des valses de Strauss l'avaient remplacé. Éclectique, comme choix musical. Mais pourquoi pas ? Ce n'était pas si mal.

Une fois le joint terminé, elle annonça qu'elle avait sommeil. C'était à cause du manque de sommeil, des trois bières et du joint, dit-elle. C'est vrai qu'elle avait facilement sommeil. Je l'accompagnai au premier étage, la mis au lit.

Elle me demanda de lui prêter un tee-shirt, Je lui en tendis un, et en quelques secondes, elle était en sous-vêtements, enfilait le tee-shirt par-dessus et s'allongeait. Quand je lui demandai si elle n'avait pas froid, elle dormait déjà comme une masse, en respirant régulièrement. Je secouai la tête et redescendis.

Dans le salon, son petit ami était en train de rouler un autre joint. Costaud, ce type. Moi, si j'avais eu le choix, je me serais glissé sous les draps avec elle pour piquer un petit roupillon. Mais ce n'était pas possible. Alors nous avons fumé le deuxième joint. Les valses de Strauss n'étaient pas finies. Je ne sais pas pourquoi, ça me refaisait penser à une pièce de théâtre dans laquelle j'avais joué autrefois avec le club artistique de l'école primaire. Je tenais le rôle d'un vieux marchand gantier auquel un bébé renard venait acheter une paire de gants, mais il n'avait pas assez d'argent pour payer.

« Vous ne pouvez pas acheter de gants avec ça », disais-je.

J'avais le mauvais rôle dans l'histoire.

« Mais Maman a très froid. Elle a les pattes gercées. S'il vous plaît, disait le renardeau.

– Impossible. Revenez quand vous aurez économisé un peu plus d'argent. Alors... »

– De temps en temps, je brûle des granges, dit-il.

– Pardon ?

J'étais un peu dans la lune, et je crus avoir mal entendu.

– De temps en temps, je brûle des granges, répéta-t-il.

Je le regardai.

Il suivait du bout d'un ongle le motif de son briquet. Puis il aspira une grande bouffée de chanvre indien, la garda dans les poumons une dizaine de secondes, la recracha lentement. La fumée sortit de sa bouche et se mit à flotter dans l'espace, pareille à un ectoplasme. Il me passa le joint.

– C'est de la bonne, hein ? fit-il.

Je hochai la tête.

– Je l'ai ramenée d'Inde. J'ai pris la meilleure qualité. Quand on fume ça, ça fait remonter plein de souvenirs, c'est bizarre. Des lumières, des odeurs, ce genre de choses. Des souvenirs d'une qualité... (Il s'interrompit un moment, claqua légèrement des doigts plusieurs fois comme s'il cherchait le mot exact.) ... totalement différente, tu ne trouves pas ?

Je dis que si, je trouvais. Je venais juste de me rappeler l'odeur de la peinture du décor en carton derrière moi, et l'agitation sur la scène du club artistique de l'école.

– Raconte-moi cette histoire de granges, dis-je.

Il me regarda. Comme d'habitude, son visage était complètement inexpressif.

– Je peux te raconter ? demanda-t-il.

– Évidemment.

– C'est simple comme truc. J'arrose d'essence et je lance une allumette enflammée. Ça fait « poum », et terminé. Ça ne met même pas un quart d'heure à brûler complètement.

– Mais, commençai-je, puis je m'arrêtai. (Les mots justes ne me venaient pas.) Quel est l'intérêt de brûler des granges ?

– C'est bizarre de faire ça ?

– Je n'en sais rien. Toi tu brûles des granges, et moi non. Il y a cette différence incontestable entre nous, et avant de dire lequel de nous deux a un comportement bizarre, j'aimerais bien préciser en quoi consiste notre différence. Et puis c'est toi qui as commencé à parler des granges brûlées, pas moi.

– C'est vrai, dit-il. Tout à fait exact. Au fait, tu as des disques de Ravi Shankar ?

Je lui dis que je n'en avais pas.

Il prit un air absent pendant un moment. Sa conscience semblait ramollie comme de la pâte à modeler, ou peut-être était-ce la mienne.

– Je brûle à peu près une grange tous les deux mois, dit-il, puis il claqua à nouveau les doigts. Il me semble que c'est le rythme idéal. Pour moi, je veux dire.

Je hochai vaguement la tête. Rythme ?

– A propos, ce sont des granges à toi que tu brûles ?

Il me regardait avec la tête du type qui n'a rien compris.

– Pourquoi faudrait-il que je brûle mes propres granges ? Qu'est-ce qui te fait penser que je possède autant de granges ?

– Cela veut donc dire, fis-je, que tu brûles les granges d'autrui ?

– Mais oui. Évidemment. Les granges d'autrui. Autrement dit, c'est un acte criminel. Un acte criminel, de toute évidence illégal, tout comme fumer un pétard comme on vient de le faire toi et moi.

Je me taisais, les bras sur l'accoudoir de mon fauteuil.

– Donc, je mets le feu par pur caprice à des granges appartenant à autrui. Naturellement, je les choisis de sorte que l'incendie ne puisse pas se propager ailleurs. Parce que je ne suis pas un pyromane, attention. Moi, tout ce que je veux, c'est brûler des granges, pas provoquer des incendies.

Je hochai la tête, éteignis le mégot du joint.

– Pourtant, si tu te fais arrêter tu auras des ennuis. C'est un acte de pyromanie, et, si tu es reconnu coupable, tu écoperas peut-être d'une peine de prison sans sursis.

– Je ne serai pas arrêté, dit-il sans se démonter. Je verse de l'essence, je gratte une allumette et je m'enfuis tout de suite. Après je regarde de loin tranquillement à la jumelle. Je ne me ferai pas prendre. En tout premier lieu parce que la police ne se déplace même pas pour une insignifiante petite grange.

Il avait sûrement raison. Et personne n'irait imaginer qu'un jeune homme distingué comme lui se baladant dans une voiture de marque étrangère s'amusait à brûler des granges.

– Et elle, elle est au courant ? demandai-je en pointant un doigt vers l'escalier menant au premier.

– Elle ne sait rien. A vrai dire, je n'ai jamais parlé de ça à personne à part toi. Ce n'est pas le genre de choses qu'on peut raconter à n'importe qui.

– Pourquoi moi alors ?

Il étendit sa main gauche, se caressa la joue. Sa barbe naissante crissa sous ses doigts. On aurait dit des insectes se déplaçant sur une mince feuille de papier tendu.

– Toi, tu écris des romans, et je me suis dit que tu devais t'intéresser aux modes de comportement des autres. Et aussi, tu vois, pour moi, un écrivain, c'est quelqu'un qui, avant de porter un jugement sur une conduite ou un événement donné, va l'apprécier purement et simplement dans l'intégralité de sa forme. L'accepter, disons, si apprécier n'est pas le mot juste. Voilà pourquoi je t'ai raconté ça à toi. J'avais envie de te le raconter, voilà.

J'opinai. Mais, honnêtement, je ne comprenais pas très bien comment je pouvais accepter dans l'intégralité de sa forme ce qu'il venait de me dire.

– C'est peut-être bizarre de dire ça comme ça, mais... (il avait étendu ses deux mains sous ses yeux et les joignait lentement en parlant) il me semble que le monde est plein de granges qui n'attendent qu'une chose : que je les incendie. Des granges isolées construites au bord de la mer, des granges en plein milieu des champs... Plein de granges, quoi. En moins d'un quart d'heure, elles se réduisent en cendres, en beauté. Comme si elles n'avaient jamais existé. Ça ne fait souffrir personne. Simplement, elles disparaissent. Poum ! Fini !

– Mais c'est toi qui les juges inutiles !

– Je ne juge rien. Elles *attendent* d'être incendiées, c'est tout. Je le reconnais. Tu comprends ? Je reconnais ce qui est là, c'est tout. Comme la pluie. La pluie tombe. La rivière monte, et il y a des choses qui sont emportées par le courant. Est-ce que la pluie juge ? Il ne faut pas croire pour autant que j'ai une propension à l'immoralité, attention. Je crois avoir ma propre morale. C'est une force extraordinairement importante pour l'existence humaine. Sans moralité, l'être humain n'existe pas. Je crois que la moralité, c'est ce qui équilibre l'existence simultanée.

– L'existence simultanée ?

– Oui, je suis ici, et je suis ailleurs. Je suis à Tôkyô, et à Tunis en même temps. C'est moi qui châtie, et c'est moi qui pardonne. C'est un exemple, hein. Il y a cet équilibre, et sans cet équilibre, nous ne pourrions pas vivre. C'est comme une épingle de sûreté. Si cette épingle s'ouvrait, je crois que nous tomberions littéralement en morceaux, c'est justement grâce à ça que nous pouvons exister simultanément.

– Tu es en train de dire que brûler les granges est quelque chose de l'ordre de la moralité ?

– Pas exactement. C'est un acte qui permet de maintenir la moralité. Oublions cette histoire de moralité, ça vaut mieux. Ce n'est pas l'essentiel ici. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a plein de granges dans le monde, d'accord ? Il y a des granges pour moi, des granges pour toi. C'est vrai. Je suis allé à peu près partout dans le monde. J'ai fait toutes sortes d'expériences. J'ai failli mourir plusieurs fois. Je ne me vante pas, hein. Mais laissons tomber, va. D'habitude, je suis plutôt taciturne, et quand j'ai fumé de l'herbe je parle trop.

Nous restâmes silencieux un moment, hébétés, comme sous l'effet de la sécheresse. Je ne savais pas quoi dire, ou comment le dire. Il me semblait être assis dans un train et regarder défiler toutes sortes de paysages étranges. Mon corps était dans un tel état de relaxation que je n'arrivais pas à distinguer ce que faisaient les parties en détail, mais je pouvais sentir très nettement son existence, globalement, de façon conceptuelle. On pouvait appeler ça existence simultanée, à coup sûr. Il y avait moi qui pensais, et moi qui observais ce moi en train de penser. Le temps se déclinait sur différents rythmes extrêmement précis.

– Tu veux une bière ? demandai-je un peu plus tard.

– Oui, je veux bien, merci beaucoup.

Je rapportai de la cuisine quatre bières et un camembert. Nous bûmes deux bières chacun en mangeant du fromage.

– Quand as-tu brûlé une grange pour la dernière fois ? demandai-je par curiosité.

– Voyons… (Il réfléchit un peu en agitant légèrement sa boîte de bière vide.) C'était en été, vers la fin août.

– Et la prochaine fois, c'est pour quand ?

– Je ne sais pas. Je ne me fais pas un programme précis, avec des marques sur un calendrier. Je vais en incendier une quand l'envie m'en prend.

– Mais ce n'est pas parce que tu as envie de brûler une grange qu'il s'en présente instantanément une qui te convient, non ?

– Non, évidemment, dit-il tranquillement. C'est pourquoi je choisis d'avance celles qui sont appropriées.

– Tu te prépares un stock.

– En quelque sorte.

– Je peux te poser encore une question ?

– Mais je t'en prie.

– As-tu déjà décidé quelle était la prochaine grange que tu allais incendier ?

Un pli se forma entre ses deux yeux. Puis il aspira bruyamment une bouffée d'air par le nez.

– Oui, j'ai déjà décidé.

Je bus le reste de ma bière à petites gorgées sans rien dire.

– C'est une belle grange, cela fait longtemps que je n'en avais pas vu une qui vaille autant la peine d'être brûlée. En fait, je suis venu en reconnaissance aujourd'hui.

– Ce qui veut dire qu'elle est près d'ici ?

– Tout près, répondit-il.

La conversation sur les granges en resta là.

A cinq heures, il réveilla sa petite amie et s'excusa de m'avoir rendu ainsi visite sans me prévenir. Malgré toute la bière qu'il avait ingurgitée, il restait parfaitement maître de lui. Il sortit sa voiture de sport de la place de parking derrière la maison.

– Je surveillerai, pour la grange, dis-je en guise d'au revoir.

– Oui, fit-il, en tout cas, c'est tout près d'ici.

– Attendez, c'est quoi cette histoire de grange ? demanda-t-elle.

– Ça doit rester entre hommes, dit-il.

– Tiens donc ! fit-elle.

Puis ils disparurent tous les deux.

Je retournai au salon, m'allongeai sur le canapé. La table était pleine de déchets divers. Je ramassai mon duffle-coat qui était tombé par terre, me le mis sur la tête et m'endormis profondément. Quand je me réveillai, il faisait noir. Il était sept heures.

Des ténèbres bleutées et une odeur légèrement irritante de marijuana avaient pris possession du salon. L'obscurité semblait étrangement déséquilibrée. Toujours allongé sur le canapé, j'essayai en vain de me rappeler la suite de la pièce de théâtre que j'avais jouée à l'école primaire. Le renardeau avait-il pu se procurer des gants pour sa mère finalement ?

Je me levai, ouvris la fenêtre pour aérer la pièce, allai à la cuisine et me fis un café.

*

Le lendemain, j'allai dans une librairie et j'y achetai un plan de mon quartier. Un plan au vingt-millième où la moindre petite ruelle était représentée. Ensuite, j'arpentai tout le quartier, armé de mon plan, et marquai d'une croix les endroits où je voyais des granges. J'inspectai quatre kilomètres carrés, trois jours durant. Comme j'habite en grande banlieue, il reste pas mal de fermes autour de chez moi, et par conséquent il y a aussi pas mal de granges. J'en comptai seize en tout.

Celle qu'il voulait incendier devait être une de ces seize-là. D'après ses propres termes elle était « tout près », j'étais donc persuadé que le lieu de son prochain méfait ne pouvait se trouver au-delà du périmètre que j'avais exploré.

Je vérifiai donc soigneusement l'état de chacune de ces

granges, l'une après l'autre. J'écartai d'abord celles qui se trouvaient trop près d'une maison d'habitation, ou à côté d'une serre en plastique. J'écartai ensuite celles qui contenaient des outils de jardinage, ou des engrais, bref celles qui semblaient utilisées. J'étais sûr qu'il ne voulait brûler ni outils ni engrais.

Finalement il resta cinq granges. Cinq granges « incendiables ». Ou encore cinq granges que l'on pouvait incendier sans soulever d'objection. Cinq granges qui brûleraient et seraient réduites en cendres en un quart d'heure et que, sans doute, personne ne regretterait. Mais j'étais incapable de décider laquelle il avait bien pu choisir parmi les cinq. Après, c'était une question de goût. Pourtant, j'avais terriblement envie de savoir laquelle il avait sélectionnée.

J'ouvris mon plan et y effaçai toutes les croix à l'exception des cinq granges retenues. A l'aide d'une équerre, d'un rapporteur et d'un compas, j'établis le trajet le plus court pour faire le tour des granges à partir de chez moi et revenir. C'était assez compliqué, parce que les routes serpentaient parfois au pied d'une colline ou le long d'une rivière. Je refis le calcul plusieurs fois et arrivai à un trajet de sept kilomètres, pratiquement sans risque d'erreur. Le lendemain à six heures du matin, j'enfilai un jogging et des baskets et fis le parcours au pas de course. Comme de toute façon je faisais six kilomètres de course à pied tous les matins, cela ne me tuerait pas de rajouter un kilomètre. Le paysage n'était pas vilain, il y avait deux passages à niveau en chemin, mais il était rare d'être retardé par ça.

En sortant de la maison, je commençai par contourner le campus universitaire près de chez moi, courus ensuite trois kilomètres sur le sentier pédestre désert longeant la rivière. A mi-chemin se trouvait la première grange. Ensuite, je traversai un bois. La pente montait légèrement. Là se trouvait une autre grange, à proximité d'une écurie de champ de courses. Le feu risquait d'effrayer les chevaux, à part ça, il n'y avait pas de réel obstacle.

La troisième et la quatrième grange se ressemblaient comme deux affreuses vieilles jumelles. Elles étaient à peine à deux cents mètres l'une de l'autre. Vieilles et sales toutes les deux. A tel point qu'il me semblait que, s'il en brûlait une, il aurait dû supprimer l'autre en même temps. La dernière grange se dressait pas loin du passage à niveau. Au kilomètre six environ. Une grange complètement abandonnée, face au passage à niveau, avec une pancarte publicitaire en fer-blanc pour Coca-Cola clouée dessus. Cet édifice – je ne suis pas sûr qu'on puisse vraiment appeler ça un édifice – était presque écroulé. Cette grange-là avait à n'en pas douter, pour utiliser son expression, l'air « d'attendre qu'on vienne l'incendier ».

Je m'arrêtai un moment devant cette dernière grange, pris quelques profondes inspirations puis traversai le passage à niveau et rentrai chez moi. Il m'avait fallu trente et une minutes trente secondes pour courir cette distance. Une fois rentré, je me douchai et je pris mon petit déjeuner. Puis je m'allongeai sur le canapé, écoutai un disque ; ensuite, je me mis au travail.

Pendant un mois et demi, je courus ainsi tous les matins sur ce trajet. Mais aucune grange ne fut incendiée.

De temps en temps, je me demandais si avec son histoire il n'avait pas voulu essayer de m'inciter, moi, à brûler une grange. En d'autres termes, l'image d'une grange brûlée était grâce à lui ancrée dans mon esprit, et elle y prenait tous les jours davantage d'importance, comme un pneu de vélo qu'on regonfle avec une pompe. J'avoue que, parfois, je me disais : au lieu d'attendre sans rien faire qu'il brûle une grange, est-ce que ça n'irait pas plus vite de gratter moi-même une allumette ? Après tout, ce n'était jamais que de vieilles granges inutiles.

Sans doute que je pensais trop. Dans la réalité, jamais je n'irai incendier une grange. L'image d'une grange brûlée aurait beau enfler, enfler dans ma tête, ce n'était pas mon genre d'aller incendier une grange pour de bon. Ce n'était

pas moi qui brûlais les granges, c'était lui. Il avait peut-être changé d'idée et trouvé une autre grange ailleurs. Ou alors il avait un emploi du temps trop chargé pour brûler une grange en ce moment. Je n'avais aucune nouvelle d'*elle* non plus.

Décembre arriva. L'automne tirait à sa fin. Lors de mes courses matinales, l'air était d'un froid perçant, et les granges immuables, avec leurs toits couverts de gelée blanche. Dans le bois glacé résonnaient de grands battements d'ailes. Le monde continuait à tourner sans le moindre changement en vue.

*

Je l'ai revu seulement en décembre, l'an dernier. C'était peu avant Noël, des chants de Noël étaient diffusés partout. J'étais allé en ville acheter divers cadeaux destinés à diverses personnes. Je marchais du côté de Nogizaka, quand j'ai remarqué sa voiture. Pas d'erreur, c'était bien sa voiture de sport argentée, avec une plaque d'immatriculation de Shinagawa, et une petite égratignure à côté du phare gauche. Elle était garée dans le parking d'un café. Elle n'était plus aussi étincelante que la dernière fois que je l'avais vue, le gris argent de la carrosserie me parut un peu terne. Mais c'était peut-être une illusion de ma part. C'est vrai que j'ai tendance à déformer mes souvenirs à ma convenance. Je pénétrai dans le café sans l'ombre d'une hésitation.

Il faisait sombre dans l'établissement où flottait un puissant arôme de café. Les conversations étaient feutrées, l'atmosphère paisible, sur fond de musique baroque. Je le reconnus tout de suite. Assis tout seul près d'une fenêtre, il buvait un café crème. Il régnait une telle chaleur dans le café que ses lunettes étaient blanches de buée, pourtant il avait gardé son manteau de cachemire noir, et même son écharpe.

J'hésitai un peu à l'aborder. Finalement je me décidai, en évitant simplement de lui dire que j'avais vu sa voiture dehors. J'étais entré par hasard dans ce café et l'y avais rencontré par hasard.

– Je peux m'asseoir ? demandai-je.

– Naturellement, je t'en prie, dit-il.

Nous parlâmes de choses et d'autres. La conversation ne décollait pas vraiment. Nous n'avions déjà pas tellement d'intérêts communs au départ, et il paraissait préoccupé. Cependant, ma présence à côté de lui n'avait pas du tout l'air de le déranger. Il me parla du port de Tunis. Des langoustes qu'on peut y pêcher. Visiblement, il ne parlait pas parce qu'il se sentait obligé de soutenir la conversation mais semblait sincèrement passionné par la pêche à la langouste. Cela n'empêcha pas la conversation de se tarir en cours de route, comme un mince filet d'eau aspiré par le sable.

Il leva la main pour appeler le garçon, commanda un deuxième café au lait.

– A propos, tu en es où avec la grange ? demandai-je résolument.

Un léger sourire apparut au coin de ses lèvres.

– Ah, tu te rappelles cette histoire, fit-il. (Il sortit un mouchoir de sa poche, s'essuya les lèvres et le remit dans sa poche.) Je l'ai incendiée bien sûr. J'ai bel et bien tenu ma promesse.

– Près de chez moi ?

– Oui, juste à côté.

– Mais quand ?

– Une dizaine de jours après être venu te rendre visite.

Je lui racontai comment j'avais marqué toutes les granges du quartier et avais été faire du jogging tous les jours devant.

– Alors cela n'aurait pas dû m'échapper, tu comprends, dis-je.

– Tu es drôlement organisé, rétorqua-t-il, visiblement amusé. Organisé et logique. Mais ça t'a tout de même

échappé. Ça arrive : quand quelque chose est trop près, on ne le voit pas.

– Je ne te suis pas très bien.

Il rectifia son nœud de cravate, regarda sa montre.

– C'était trop près, dit-il. Excuse-moi, je dois y aller. On pourra reparler tranquillement de tout ça une autre fois, tu veux bien ? Excuse-moi, mais sinon je vais faire attendre quelqu'un.

Je n'avais aucune raison de le retarder davantage. Il se leva, mit ses cigarettes et son briquet dans sa poche.

– Au fait, tu l'as revue, depuis ? demanda-t-il.

– Non, et toi ?

– Moi non plus. Je n'arrive pas à la joindre. Elle n'est jamais chez elle, son téléphone ne marche pas, elle ne va plus à son cours de pantomime.

– Elle a dû partir sur un coup de tête. Elle a déjà fait ça plusieurs fois.

Debout, les deux mains dans les poches, il regardait fixement le dessus de la table.

– Sans un sou, depuis un mois et demi ? Elle n'est pas tellement douée pour se débrouiller toute seule.

Il claqua des doigts plusieurs fois à l'intérieur de sa poche.

– Je le sais bien, moi, qu'elle n'a pas un sou. Et elle n'a pas de vrais amis non plus. Un carnet d'adresses bien rempli, ça oui, mais ce ne sont que des noms. Elle n'a pas un seul ami sur qui compter, en fait. Non, toi, tout de même, elle te faisait confiance. Je ne te dis pas ça par politesse, hein. Je crois que tu étais quelqu'un de spécial pour elle. J'étais même un peu jaloux, tu vois. C'est vrai. Pourtant, je n'ai pratiquement jamais été jaloux de qui que ce soit. (Il poussa un léger soupir, regarda à nouveau sa montre.) Bon, allez, j'y vais. On se reverra un de ces jours.

Je hochai la tête. Mais je n'arrivais pas à parler. C'est toujours comme ça. Quand j'ai ce type en face de moi, je n'arrive plus à m'exprimer.

Après ça, j'ai essayé à maintes reprises de lui téléphoner, à elle : son téléphone était coupé pour retard de paiement. Un peu inquiet, je suis allé jusque chez elle pour voir. Son appartement était fermé, sa boîte aux lettres remplie de courrier. Je n'ai vu de concierge nulle part, si bien que je n'ai même pas pu vérifier si elle habitait toujours là ou non. J'ai déchiré une page de carnet, sur laquelle j'ai inscrit : « Donne-moi de tes nouvelles », j'ai noté mon nom dessus et l'ai mise dans sa boîte à lettres. Mais je n'ai pas reçu de nouvelles pour autant.

Quand je suis retourné à cet appartement, il y avait une nouvelle plaque avec le nom d'un nouvel occupant. J'ai frappé pour voir, personne n'a répondu. Et je n'ai pas plus trouvé de concierge que la fois précédente.

Alors j'ai renoncé à la chercher. Cela fait près d'un an maintenant.

Elle a complètement disparu.

Tous les matins, je continue à passer devant les cinq granges en faisant mon jogging. Il n'y en a toujours pas une seule d'incendiée. Je n'ai jamais entendu parler d'une grange brûlée dans le coin. Le mois de décembre est de nouveau là, les oiseaux migrateurs passent au-dessus de ma tête. Et moi, je vieillis.

La nuit, dans le noir, je pense parfois aux granges brûlées.